

## Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 54, Number 3, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104524ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104524ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

HEC Montréal

### ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Parizeau, G. (1986). Pages de journal. *Assurances*, 54(3), 522–536.  
<https://doi.org/10.7202/1104524ar>

## Pages de journal

*par*

Gérard Parizeau

**25 février 1983**

522

L'Autriche sera un des premiers pays à protester, quand la France, inquiète, décidera de limiter à 2,000 francs par personne les sommes disponibles par année pour les touristes français allant à l'étranger pendant leurs vacances. Si, autrefois, les Français sortaient peu de leur pays, les choses ont bien changé avec les vacances payées, le bien-être généralisé et la société de consommation dont on dit beaucoup de mal, tout en en profitant amplement.



Mon amie, Marie Lanctôt, m'indique un livre de Jean Delay, de l'Académie française. L'auteur suit sa famille à travers les siècles. Si certains détails sont oiseux ou tout au moins d'un intérêt relatif, il y a dans son livre l'histoire d'une demoiselle à la cuisse accueillante, qui parvint à se hausser au niveau de dame de compagnie de Mme de Pompadour, à l'aide du duc de Choiseul.

Il est curieux de constater à quelles intrigues on se livrait à la cour de Louis XV en particulier et, plus tard, à celle du Régent, avec l'aide d'une jolie femme aux moeurs complaisantes. Dire que pendant ce temps, dans notre pays, de braves gens se faisaient tuer pour permettre à d'autres de s'enrichir, avec la complicité du Prince ou de son entourage. Devant ces moeurs gracieuses, mais faciles et dans un cadre riche de scandales, on comprend

a) des réactions comme celles de Denis-Benjamin Viger devant le régime français, exprimées au siècle suivant ;

b) d'autres réactions, mais cette fois en France même, devant cette société brillante qui ne comprenait pas qu'elle allait rapidement à sa perte, en se séparant du peuple et de cette bourgeoisie qui travaillait dur et ne voulait pas accepter une vie scandaleuse que l'Église dénonçait, tout en s'en accommodant trop souvent.

À côté du clergé et de la cour, il y avait aussi ceux qui essayaient de réagir et dont l'oeuvre était admirable. Ils posaient les bases d'institutions qui, avec leurs défauts, résisteront au temps, tout en prenant part à des intrigues qui, souvent, n'avaient rien d'édifiant.



L'opinion de Denis-Benjamin Viger sur le régime français, je l'ai entendu exprimée beaucoup plus tard par un de nos amis, au cours d'un coquetel. J'étais presque aphone, ce jour-là. Aussi n'ai-je pu, tout en admettant la hargne de Viger, rappeler que l'opinion avait évolué plus tard dans la société, quand on avait compris ce que représentait pour nous l'amitié de la France. C'est ce sentiment qui devait rapprocher Canadiens et Français, au point de les faire imaginer non des liens politiques, mais des relations intellectuelles et économiques suivies.

523

**26 février**

Dans une école de Paris, on pose les questions suivantes à des adolescents de quatorze ans : « On a souvent présenté le commerce comme le vol organisé. Que pensez-vous de cette affirmation ? » Et : « Société capitaliste, société socialiste, quel choix feriez-vous ? »

Il est facile de comprendre la réaction des parents. Comment peut-on croire que des adolescents puissent répondre à ces questions ? Pour juger la deuxième, il faudrait avoir réfléchi longuement. Et pour cela, il serait nécessaire d'avoir vécu sous l'un et l'autre des deux régimes. L'intention est très claire, elle ne peut être que tendancieuse. Elle indique bien comment, à l'école, on peut tenter d'orienter l'opinion.



Hier, conférence du père Aramburu, olat de Marie-Immaculée, sur les territoires du Nord-Ouest canadien où il a vécu vingt ans dans la partie qui se trouve du côté de la vallée de la MacKenzie. Il nous a présenté les Inuits comme il les a connus, avec une grande simplicité, une gentillesse et une drôlerie parfois qui nous ont enchantés. Ce qu'il a dit confirme ce que je sais moi-même de cette immensité glaciale et de ses habitants. En l'écoutant, je pensais à l'oncle Henri qui a fait les travaux de sondage du terminus du chemin de fer de la Baie d'Hudson et qui revenait à Ottawa en raquettes

avec des Indiens. Je songe aussi à Alice et à son voyage à Fort Chimo, aux ouvriers des barrages de la Grande Rivière que l'on ramène chez eux tous les trois mois, à ce que René Samson me disait à propos des Indiens de Fort George et, enfin, à ce que Germaine m'avait raconté sur les petits Inuits qu'on accueillait à Sainte-Justine pour essayer de les guérir. On les avait apprivoisés un jour en leur faisant manger du poisson cru.

524 Le père Aramburu a très bien montré ce qu'exigeait la survie des Indigènes et à quelles effroyables lois du nombre elle obéissait, tant que l'on n'avait pu faire, pour les Esquimaux et les Indiens, un peu de ce qu'on faisait pour les populations du sud, avec des résultats assez inattendus, cependant : les ravages de l'alcool et de la drogue chez les jeunes.

Tout cela n'avait rien de nouveau pour moi. Mais comme j'ai aimé ce prêtre qui ne mâchait pas ses mots, très près de la réalité et restant souriant, malgré tout. Germaine et moi nous proposons de le revoir, tant il nous a plu.



*Pour rétablir une Vérité*, par Georges Pompidou. Livre intéressant parce qu'il nous montre la situation politique en France à partir de 1944, comme l'a vue Pompidou au moment de la Libération et durant les années qui ont suivi. Présenté par Mme Pompidou, l'ouvrage contient des notes prises par son mari, quand il travaillait avec le Général. Mais pourquoi *une vérité* ? Veut-on laisser entendre qu'il peut y en avoir plusieurs ? Ou peut-être l'auteur a-t-il voulu indiquer que ce que d'autres ont cru la vérité n'était pas exact.

J'ai aimé ces mots du Général que rapporte le mémorialiste et, entre autres, celui-ci : « Dejean avait cédé aux Anglais (en 1942) contre les instructions ». Aux reproches qui lui sont faits, il répond : « Je suis aussi Français que vous, mon Général ». « C'est possible (répond de Gaulle), mais vous n'êtes plus commissaire aux Affaires étrangères ». Il ne devait pas être facile de traiter avec lui. On comprend que notre ambassadeur Léger ait eu maille à partir avec le Général, au moment où celui-ci avait lancé au Canada son : « Vive le Québec libre ! »

Dans les mémoires de Pompidou, m'a intéressé particulièrement sa note sur la situation du gouvernement devant le pays, au len-

demain de la libération du territoire. Elle est datée d'octobre 1944. Elle décrit un pays déchiré, vidé de sa substance, qui ne s'est pas encore ressaisi, après le départ des Allemands, l'arrivée des alliés et les dissensions politiques. On trouve là, je pense, un excellent exemple de l'esprit cartésien de Georges Pompidou devant des faits, des intrigues, une désorganisation politique et une politique qui se cherche. Le moment est terrible, dramatique. Pour compléter ce qu'il en dit, il faut lire les *Mémoires* de Jean Bonnet. Au lendemain de la Libération, il est atterré. Puis, il se ressaisit ; il propose le Plan qui permettra à la France de se réorganiser avec l'aide des Américains et du Plan Marshall.

525

**28 février**

À propos du sculpteur Henry Moore, un critique parle d'un *classique moderne*. Quand on pense à la femme en trois tronçons que l'on trouve au Square Dominion à Montréal, à côté de l'immeuble de la Canadian Imperial Bank, on est un peu étonné de cette affirmation. Mais voici comment l'auteur de l'article s'explique : « Classique, le sculpteur l'est d'abord par le choix des matériaux – le bois, la pierre, le métal ». Mais justement, la femme mutilée de Montréal est en bronze. Il ajoute : « Il l'est aussi par les aspirations éternelles de l'humanité qui expriment son travail à la douleur, la tragédie, le dépouillement et l'abstraction de la forme. . . » Enfin, tout est dans tout, comme le disait, devant Sacha Guitry, un interlocuteur dont il se moquait.

L'exposition des oeuvres de Moore a lieu à la galerie Maegh, rue de Téhéran à Paris. Monique y est en ce moment. Elle se propose d'y retourner. Je lui en parlerai quand je la verrai à Montréal. Sculpteur elle-même, elle est sans doute très attirée par Moore. Mais est-elle d'accord avec ce *classique moderne* ?

**2 mars**

En France, on vient d'imposer une amende à qui emploie des mots anglais, quand il existe déjà un mot français ; ce n'est pas sage (1). La réaction contre le *franglais* doit venir de ceux dont le français est la langue. Il faudrait que l'usager lui-même fasse l'effort, sans qu'on soit forcé de le menacer d'une peine. Le faire, c'est courir au-devant d'une violation à peu près certaine. Que faire ? Essayer de convaincre les gens d'éviter le mot anglais. Il y a là une propagande

nécessaire, une réaction normale. Autrement, on s'expose à des reproches comme ceux du *New York Times* qui, dans un éditorial, écrit ceci : " *If Mr. Filioud insists on war, well then let's have it. . .* " Ce qui est non moins ridicule. On ne livre pas la guerre à la langue ; on la pratique, on fournit aux gens le moyen de la garder aussi pure que possible ou on emploie certains mots en les adaptant. Pour cela, il faut accorder à sa langue l'importance qu'elle mérite et ne pas emprunter des mots qu'on trouve nouveaux, mais qu'on ne comprend pas, quand on en a déjà qui expriment la même idée. Comme le signale le collaborateur du *New York Times*, il y a là une interprétation qu'acceptent sans difficulté les pays forts parce qu'ils ne la craignent point et parce que, dans certaines circonstances, il y a un enrichissement. Ainsi, *paquet boat* est devenu paquebot, *bowling green* est au point de départ de boulingrin, etc. Mais de là à appeler la « Boutique Chloé » *Pink* et son vis-à-vis *Love*, il y a un pas qu'on ne doit pas franchir.



Jean Dutourd écrit, dans *La France considérée comme une Maladie* : « N'affichez pas *stationnement gênant*, là où vous désirez qu'on ne stationne pas les voitures, mais *défense absolue de stationner sous peine de mort*. Cela fera un peu d'effet pendant huit jours ». Même si l'auteur plaisante, il ne doit pas être facile de diriger un pays où chacun veut bien faire ce qui lui convient. Pour s'en convaincre, il suffit de circuler dans les rues de Nice. Chacun a sa règle et veut l'appliquer comme il l'entend, avec souvent de bien étonnants résultats, dans un sens ou dans l'autre. Qu'on emploie des mots anglais auxquels on donne un sens bien différent ; que de feux rouges brûlés, que de stationnements là où la voie doit être libre. Et malgré tout, ces *sacrés Français*, on les aime bien !

### 3 mars

Lu tout à l'heure le discours prononcé par Jean-Éthier Blais, à la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal et reproduit dans un numéro du *Devoir*, que nous ont apporté bien gentiment les Roussel, à leur arrivée à Nice. Il y a là une de ses meilleures pages qui rappellent son livre, *Pays étrangers*, sous bien des aspects. Quel esprit délicat il montre et comme la Société a eu raison de lui décerner le prix Duver-

nay. A la Société, il y a en ce moment une recherche de qualité, devant laquelle on s'incline avec plaisir.

Mais *Pays étrangers* est-il son meilleur livre ?



Dans son dernier livre, Jean Dutourd présente la France après le 10 mai 1981. Il y fait montre d'un esprit extrêmement caustique et critique. Cela lui a valu une bombe qui a détruit son appartement. Il raconte comme le propriétaire de la Brasserie Lipp avait agi gentiment envers lui. Il ne lui avait pas offert sa sympathie ; il avait simplement mis à sa disposition un appartement pour le temps qu'il lui fallait pour s'installer ailleurs. Dutourd écrit : « Lorsqu'on fit sauter mon logis en 1978, Roger Coges ne se répandit nullement en gémissements et en consolations ; il mit tout simplement à ma disposition un petit appartement qu'il possédait et n'accepta, pour loyer, qu'une boîte de cigares de la Havane, il est vrai ».

527

C'est sans doute cela l'amitié sous sa forme la plus pure.



Lu chez une marchande de fruits, rue Maccarani : « Choisissez vos fruits. . . avec vos yeux ». Ce qui n'empêche pas les clientes de tâter du pouce et de l'index les fruits ou les légumes avant de les acheter. La marchande veut que l'on se contente de regarder et d'apporter, et non de tâter pour voir s'ils sont à point. Il y a là deux points de vue bien légitimes : l'un qui connaît la fragilité de son produit et l'autre qui ne veut pas *se faire avoir*. Je suis un peu vulgaire ? Non, réaliste, car il arrive qu'un beau fruit s'avère insuffisamment ou trop mûr.



Les grandes entreprises veulent la plus grande variété possible pour leurs placements. Pour cela et pour assurer leur essor, elles empruntent à n'importe quel taux et accumulent des dettes terriblement lourdes. D'après un collaborateur du *National Journal*, il y aurait là une des causes principales des taux d'intérêt très élevés. Puis, comme elles se rendent compte que leurs dettes coûtent bien cher, elles licencient du personnel en invoquant la nécessité d'économie, elles coupent les frais et ferment des usines pour faire face à des coûts devenus



hors des ressources des entreprises fusionnées. Il y aurait là l'une des causes de la situation actuelle et de la montée des prix. Explication incomplète ? Assurément, mais non sans fondement, je le crains.



528 J'écoute avec beaucoup de plaisir les cassettes que Monique m'a données pour mon anniversaire. Elles contiennent de très beaux enregistrements de chants religieux de Vivaldi, faits par Philips. Vraiment, les produits de cette maison sont excellents, qu'il s'agisse d'appareils de radio ou de télévision, de disques ou de cassettes.

Je le note ici : Monique a un goût très fin.



Je suis troublé, à certains moments, par les nouvelles qui viennent du Canada : grèves, déficits, mouvements de Bourse et de l'économie presque imprévisibles. Il faut avoir des nerfs de fer ou d'acier pour tenir le coup ou ne pas craquer devant ces forces qui se déchaînent parfois, sans qu'on y puisse rien.



La reine d'Angleterre accepte l'invitation du président Reagan en Californie. Elle s'y rend et, tout à coup, elle doit descendre de son yacht, le *Britannia*, et chercher refuge dans un hôtel du centre-ville. Les éléments sont déchaînés : tremblements de terre, vents soufflant en tempête, cyclones. Comme quoi le vieux dicton continue de s'appliquer : « Si l'homme propose, les forces de la nature disposent ». Avec toute la puissance de Reagan, on ne peut empêcher le vent de souffler à pleine force, la terre de trembler et les oeuvres de l'homme de s'écrouler. . . Dieu sait que le président aurait souhaité autre chose pour cette souveraine qu'il accueille, après être allé lui rendre visite à Buckingham Palace.



Je reviens à Jean-Éthier Blais et à la Société Saint-Jean-Baptiste. Comme l'allocution du récipiendaire est empreinte de mélancolie ; mais comme elle indique aussi de culture et de joie de vivre, parmi les livres et les idées, loin des réclamations et des clans qui se



partagent les hommes et leurs opinions contradictoires dans le milieu francophone du Canada français, en particulier.

Un jour, Jean-Éthier Blais m'a dit en riant : « Vous, les Parizeau, devriez cesser d'écrire pour que je puisse parler d'autre chose que de vos oeuvres ». Il y avait là une boutade, assurément, dont nous avons ri tous deux. Il est vrai, cependant, que Blais a tenu à analyser un certain nombre de textes écrits par nous et, en particulier, ce discours du budget de Jacques, dont Blais avait loué la qualité de la langue, même si, disait-il, il nous apportait des charges nouvelles.

529



Je reviens aux mémoires de Georges Pompidou, intitulées *Pour rétablir une Vérité*. Il y raconte, en dernière partie, les événements de mai 1968. Voici ce qu'il écrit, à propos de la disparition soudaine du général de Gaulle, le 31 mai, et du rôle du général Massu, à ce moment très grave de la V<sup>e</sup> République (2) :

« Ce que je dis ici, j'aurais préféré que l'Histoire l'ignorât. Mais trop de gens ont été au courant pour que cela ne soit pas rendu public et il vaut mieux que les choses soient dites dans leur vérité et rien que dans leur vérité. En réalité, le Général avait eu une crise de découragement. Croyant la partie perdue, il avait choisi le retrait. En arrivant à Baden-Baden, les dispositions avaient été aussitôt prises pour un séjour prolongé. Philippe de Gaulle et sa famille étaient là également. L'ambassadeur de France était convoqué pour recevoir instructions de prévenir le gouvernement allemand. C'est le général Massu qui, par son courage, sa liberté d'expression, son rappel du passé, l'assurance de la fidélité de l'armée, réussit à modifier la détermination du Général, puis à la retourner complètement. La France, de ce jour, doit beaucoup au général Massu. Par la suite, je le reçus et il me confirma le récit de Messmer. J'ajoute que le général de Gaulle devait me le confirmer lui aussi, car j'eus, le samedi premier juin, je crois, puis une nouvelle fois dans les jours suivants, l'émotion d'entendre ce grand homme me dire : « Pour la première fois de ma vie, j'ai eu une défaillance. Je ne suis pas fier de moi ».

Le Général est décédé avant que, dans ses *Mémoires*, il ait pu expliquer les événements de 1968 et sa fuite en Allemagne.



Vu cet après-midi avec Germaine les grandes eaux de Nice, installées dans la perspective des jardins Albert I<sup>er</sup>. Elles remplacent ce grand immeuble qui prolongeait la place Masséna. Je m'incline, après avoir critiqué. Il y a là, avec le nouveau Palais des Congrès, une Nice nouvelle élevée au-dessus du Paillon.

530

Vraiment, c'est magnifique ! J'irai demain photographier ces jeux d'eau, avec à l'arrière-plan la statue d'un général dont le nom m'échappe et le jardin qui longe le terminus des autobus de Nice.



J'ai sans doute mauvais esprit, puisque j'ai remarqué devant un agent de police : « Tiens ! Tiens ! Comment expliquer que l'inauguration ait lieu quelques jours avant le premier tour des municipales ? » Le résultat sera intéressant à analyser à Nice et dans la France entière, « après une longue et dure bataille destinée dans l'esprit du pouvoir à montrer que le peuple l'appuie et, pour l'opposition, à prouver qu'au contraire, il est opposé au programme officiel qui, selon elle, met la France en danger ».

#### 4 mars

Nous irons au musée Chéret demain pour assister à un concert de clavecin. L'instrument date, paraît-il, du quinzième siècle. On en fait grand état en affirmant qu'il aurait appartenu à un musicien de grande réputation. Ce n'est pas cela qui m'intéresse, autant que la qualité des sons qu'on en tirera. Le concert aura lieu dans la salle des Van Loo, où l'on a logé les immenses toiles qu'on faisait à un moment où l'espace et les plafonds élevés étaient au programme de tout architecte de qualité, à une époque aussi où les pièces de réception comptaient avant tout ; les autres étant souvent bien mal conçues et placées. La tendance actuelle est différente. Si on veut recevoir quand on le peut, on accorde plus d'importance à l'endroit où l'on vit. D'autant plus qu'il faut être riche et patient pour avoir des domestiques. Et si l'on en a, on a compris qu'il fallait les loger convenablement.

S'il y a là une première constatation, une seconde s'impose. Suivant le prix du terrain et l'usage de l'immeuble, on construit en hauteur et à l'intérieur, on utilise un espace variable, mais non excessif, pour les pièces de réception. On se fait rapidement à ce nouvel ordre des choses, même si, au moment où l'on déménage dans une maison de rapport, il faut sacrifier la plupart de ses meubles. Si on ne le fait pas, on crée un lieu de séjour qui tient du garde-meubles. Les jeunes, eux, remplacent rapidement l'ameublement de la génération précédente par des meubles assez souvent inconfortables, mais qui paraissent davantage dans l'esprit du moment. D'autres, cependant, ont le goût de ce qu'ils appellent les choses *rétro* qui sont redevenues à la mode et dont on fait, l'avouerai-je, un usage excellent, alors que la génération précédente se contentait souvent d'accumuler, sans tenir compte d'une nécessaire harmonie. Il y a là non pas une opposition de générations, mais une adaptation nécessaire.

531

Si j'ai vécu cette vie nouvelle en déménageant à 4300 ouest, boulevard de Maisonneuve, je me suis rapidement adapté, grâce à la gentillesse de ma femme et au fait que l'appartement nouveau convenait encore à notre âge et à nos meubles. Seuls mes livres posaient un problème que Jacques m'aida à résoudre en les prenant chez lui.

Il y aura une dernière étape, avec le déménagement dans une maison de vieillards (non ! du troisième âge, comme on dit), quand notre état de santé exigera un changement encore plus radical de nos habitudes (3).



Le vocabulaire de la grève évolue. À côté des journées d'études, il y aura maintenant des congés pédagogiques : autre manière de prétendre que la grève n'est pas illégale, puisqu'on bénéficie d'une période de liberté que ne dénonce pas encore la loi, semble-t-il. Jusqu'où ira-t-on dans cette voie de la réaction et de l'illégalité ? Et quel état d'esprit est-on en train de créer chez les jeunes qui sont prêts à aller aux extrêmes, tant qu'ils n'en ont pas constaté les effets dans leur propre vie ou sur leur formation ?

Je comprends très bien Jean Gérin-Lajoie, qui s'est retiré de la bataille active, après avoir écrit un livre dans lequel il a résumé sa vie et son oeuvre dans un des plus puissants syndicats du Canada. On le

retrouvera sans doute dans un organisme de contrôle, car il est bien jeune pour prendre sa retraite.



532

Nos passagers sont nos hôtes, affirme-t-on dans une annonce d'une compagnie d'avion. Si la chose est vraie au moment où l'on achète son billet, elle ne l'est guère à l'arrivée dans un aéroport. Quelle que soit la classe où l'on se trouve, on a l'impression qu'une fois entré dans l'aérogare, on doit se tirer d'affaire tout seul, avec ses propres moyens ; à moins qu'on ait l'aide d'un club comme *celui des 2000* ou qu'on obtienne une chaise roulante. Pour cela, il faut invoquer son âge ou admettre des insuffisances physiques. Autrement, c'est la course, la galopade presque dans l'inconnu. Telle est au moins l'impression que l'on a, quand on pénètre dans la nouvelle aérogare d'Air France, à Roissy. Mais n'exagérons pas : nous avions eu la même impression au retour de Floride, à l'aérogare où nous devons prendre l'avion pour Montréal.



J'ai parlé précédemment de la réaction d'un certain public de gauche au fait que Charles Trenet n'a pu entrer à l'Académie française. Voici l'extrait d'un article très amusant de Thierry Maulnier sur le sujet :

« Il faudrait d'ailleurs un peu de logique. Si l'Académie n'est qu'une institution vermoulue, une maison de retraite pour auteurs médiocres et petits talents fatigués, une chapelle au service d'une rhétorique périmée, un auspice sinon un cimetière, un ramassis de vieillards cacochymes et catarrheux qui ont un pied dans la tombe et une grande peine à écrire encore avec l'autre, pourquoi les champions de la candidature de Charles Trenet souhaitent-ils à ce point l'y voir entrer ? »

**6 mars**

Concert assez curieux au musée Chéret. Un chanteur est accompagné au clavecin. La musique est gracieuse. L'artiste a une voix de castrat dans un programme de l'époque, c'est-à-dire du seizième siècle.

Fort joliment décoré, l'instrument aurait appartenu au duc de Toscane. Retrouvé par hasard, il a été remis en état. Le musicien en

tire de bien belles sonorités, dans le grand salon du musée Chéret où, en attendant le concert, j'ai vu les toiles d'Alfred Sisley, dont on nous avait parlé il y a quelque temps, sans nous dire qu'il y en avait un tel nombre à Nice même. Elles voisinent avec des Renoir et la collection Duffy, dont la femme du peintre a fait don au musée. J'ai revu les statuettes de Carpeaux et certaines peintures de Van Dongen de l'époque folle qui a suivi la guerre de 1914. Enfin, je suis allé présenter mes hommages à George III d'Angleterre, dont la peinture a été léguée au musée Chéret probablement par une Anglaise venue sur la Côte, comme il y en avait tellement à l'époque où l'on a appelé *Promenade des Anglais* ce boulevard qui longe la mer.



Comme je l'ai noté déjà, il y a en ce moment une profonde modification de la ville de Nice avec la création d'un axe qui va du palais des expositions à l'hôtel Méridien. Autrefois, c'est l'axe est-ouest qui prévalait, avec la construction de beaux et luxueux hôtels privés, le long de la promenade des Anglais et à l'arrière, vers Cimiez, avec l'escalade de la montagne. Puis l'on a recouvert le Paillon et on a construit les jardins Albert I<sup>er</sup> d'abord. Après avoir démoli l'ancien Casino qui complétait la place Masséna, on a établi des jardins et de grandes eaux, puis toujours au-dessus du Paillon, le nouveau théâtre de Nice, le Palais des Congrès et les grandes salles de concerts, ainsi que les bâtiments de l'administration. Tout cela sera terminé d'ici un an ou deux et donnera à Nice l'aspect d'une ville nouvelle, qui cessera d'être à la remorque de Cannes et de Monte-Carlo pour le tourisme et les grands spectacles.

Pour l'instant, on a l'impression d'être dépassé, avec un grand chantier que la faillite de l'entrepreneur \*\*\* n'est pas pour faire avancer les travaux rapidement ; ce qui n'est pas, d'ailleurs, dans les habitudes de l'endroit. Nice est momentanément dépassée aussi par les scandales qui ont entouré la fermeture des casinos du palais de la Méditerranée et du Ruhl.

Devant ce grand ensemble, on pense à l'axe est-ouest que forment à Montréal la Place des Arts, le complexe Desjardins, le complexe Guy-Favreau, le Palais des Congrès, la Place d'Armes et l'Église Notre-Dame avec, cependant, les jardins en moins, car tout cela n'a pas été fait avec un plan d'ensemble. Néanmoins, le nouvel

axe de Montréal aura pour effet sans doute de renouveler partiellement l'est de la ville qui sombrait petit à petit. On a vu, en effet, ce que la rue Saint-Denis est devenue devant l'envahissement de la clientèle étudiante et d'une autre assez douteuse, ainsi que le délabrement rapide du quartier qui la jouxte.

**9 mars**

534

M. Jacques Martin nous a parlé au C.U.M. du Maroc. Je me faisais un plaisir de revoir, par des diapositives et un texte, ce pays que j'ai aimé, quand nous l'avons parcouru avec un groupe d'amis dont faisaient partie Annette Beaudoin, les Lortie et Gabrielle Leduc. Je suis désappointé. J'aurais souhaité une revue des problèmes du Maroc et de son évolution ; bref, un texte comme le géographe Jean Brunhes les concevait, à l'époque où il venait au Canada. Rien dans ses exposés n'était élémentaire, car il allait au fond des choses. Mais il me semble que le conférencier aurait eu beaucoup plus à nous dire sur le pays que de nous montrer des paysages. Il aurait pu, par exemple, nous faire voir les problèmes principaux du Maroc, ses réalisations, ses luttes contre l'Algérie, ses progrès et ses difficultés. Le professeur Brunhes évitait le détail et donnait de grandes fresques des sujets qu'il traitait, tandis que la multiplication des diapositives, comme les chiffres, rendent bien aride et décousue la conférence de M. Martin.

Jean Bruhnes était venu aux H.É.C. à une époque où Henry Laureys y accueillait des gens cultivés, de tous les milieux, attirés par la qualité du conférencier et par sa culture. L'École des H.É.C. de Montréal attire encore beaucoup de monde par ses conférences du lundi soir. Y viennent maintenant des hommes d'affaires à qui on tente de donner des directives, parfois des recettes sur l'entreprise ou sur la situation actuelle au point de vue économique. Les temps ont changé et l'École rejoint un milieu qui est davantage dans sa vocation. C'est ainsi qu'elle joue un rôle nouveau dans un monde bien troublé, qui cherche, non plus à connaître à fond un problème autant qu'à trouver des solutions à des problèmes contemporains.



Le suicide n'est plus condamné par le Code civil, comme il l'était dans le passé. À ce moment-là, les assureurs-vie pouvaient invoquer l'acte comme une cause de nullité de leur engagement, s'il



avait lieu dans les deux années suivant l'émission de la police d'assurance. La nouvelle génération a modifié tout cela, en laissant la résiliation *ab initio* possible, si l'intention du suicide était évidente dès la souscription du contrat.

Le grand écrivain Arthur Koestler et sa femme semblent bien s'être suicidés récemment. Koestler avait soixante-dix-sept ans et sa femme cinquante. Ils étaient tous deux atteints d'une maladie grave ; ce qui expliquerait leur décision. Tous deux faisaient partie d'une société qui s'appelle *Voluntary Euthanasia Society*. Quel exemple ils ont donné là, mais aussi quelle pitié ! « Tu ne jugeras pas », nous a-t-on dit. Et c'est juste. Mais quel fait lamentable et quel exemple désolant ils ont donné, comme l'avait fait Montherland lui-même, qui n'avait pas voulu survivre à la diminution de ses facultés.

535

Aux yeux du législateur, le fait de s'ôter la vie n'est plus un acte criminel. Il faut s'incliner devant des dispositions nouvelles, qui ne tiennent pas compte de la conception religieuse, mais uniquement du droit de l'intéressé à décider du sort de sa vie.

Quant à l'Église, elle ne peut reconnaître le suicide. Elle ferme les yeux et accueille douloureusement l'être humain qui a attenté à sa vie. On ne condamne plus l'acte et surtout on ne refuse plus la sépulture ecclésiastique. Pour prendre cette attitude, on invoque, en particulier, la possibilité d'un état nerveux ayant atteint une telle intensité que l'intéressé n'a pu lutter. En somme, on s'incline, tout en pardonnant et tout en tenant compte de la peine causée aux proches par celui qui a voulu et préparé sa mort.



Le docteur Jean-Marie Roussel me rappelait tout à l'heure le docteur Derome et la fondation du laboratoire de médecine légale à Montréal. C'était à l'époque une innovation, que compléta le docteur Fontaine, après le départ de son prédécesseur et lui-même, quand il lui succéda. Je lui ai suggéré d'écrire l'histoire du laboratoire, comme le docteur Armand Frappier l'a fait pour l'Institut de microbiologie, devenu l'Institut Armand-Frappier. Il est important que ceux qui ont assisté à l'évolution d'une oeuvre ou d'une entreprise puissent en rappeler tout au moins les étapes principales avant leur mort.



Mon père avait de la faculté de médecine et de son enseignement des souvenirs précis que j'ai reproduits dans mon livre *Joies et deuils d'une famille bourgeoise*. À un moment donné, il a déposé le crayon en disant : « Tout cela est trop triste ». Et c'est dommage, car il aurait apporté à ceux qui parleront de l'histoire de la médecine et de l'Université de Montréal des précisions intéressantes.



536

Dans des souvenirs, il ne faut pas se donner le beau rôle, mais essayer de dire la vérité quelle qu'elle soit. Certains veulent attendre plusieurs années avant de les faire paraître. C'est bien, s'ils le jugent à-propos, mais ils ne sont pas là pour les défendre. Or, ce que je constate assez souvent, c'est que, à tort ou à raison, certains affirment : « Les choses se sont passées ainsi ». Il est vrai que les mêmes faits ne sont pas toujours vus et interprétés de manière identique, même par ceux qui les ont constatés ou qui ont joué un rôle dans les événements dont il est question.